

## TROPES NON-FIGURES ET TROPES FIGURES

\*

Le traité de Fontanier n'est pas seulement étendu, d'une manière exhaustive et exclusive, à tout le champ des figures, il est aussi *centré*, pour ainsi dire, sur le concept même de figure. Le souci fondamental de Fontanier, qui s'était déjà exprimé avec force dans sa critique de Dumarsais, c'est en effet de définir ce concept le plus rigoureusement possible, dans son extension et sa compréhension, et de dresser un inventaire scrupuleusement fidèle, dans le détail de ses exclusions et de ses annexions, à la lettre et à l'esprit de la définition. Or, cette définition, telle qu'il l'articule en s'appuyant sur la tradition académique, caractérise nettement cette troisième (et dernière) version de la rhétorique comme sa version *stylistique* (au sens moderne) : "les figures du discours sont les traits, les formes ou les tours .. par lesquels le langage ... s'éloigne plus ou moins de ce qui en eût été l'expression simple et commune". On voit immédiatement que la figure est ici définie, comme le "fait de style" pour les stylisticiens d'aujourd'hui, comme un *écart*.

Mais écart par rapport à quelle norme ? Pour la stylistique, on le sait, la réponse est sans ambiguïté : la norme dont s'écarte le "style", c'est l'*usage* (les difficultés commençant avec la nécessité de définir et même, plus simplement, de *saisir* cet usage) : on caractérisera ainsi comme écart, et l'on mesurera comme tel, le fait brut d'employer tel mot plus fréquemment que ne l'emploie la langue commune. La réponse de Fontanier est plus complexe : apparemment, l'expression "simple et commune" est bien celle de l'usage courant, et la figure semble donc définie comme écart à l'usage. Et de fait, il arrive bien que Fontanier oppose de manière à peu près univoque la figure à l'usage "on pourrait, dit-il dans le *Commentaire*, prouver par mille exemples que les figures les plus hardies dans le principe cessent d'être regardées comme figures lorsqu'elles sont devenues tout à fait communes et usuelles". Mais d'autre part, il sait bien, comme tous les rhétoriciens le répètent depuis Boileau, que les figures sont aussi dans l'usage, et qu'il s'en produit plus en un jour de halle qu'en plusieurs séances d'Académie. En fait, tout écart (à l'usage) n'est pas figure (comme le montre justement l'exemple des écarts de fréquence dans le vocabulaire), et toute figure n'est pas écart à l'usage, puisque l'usage, et notamment le plus populaire, voire le plus "primitif", comme l'a déjà montré le rhétoricien écossais Hugh Blair à propos d'un discours tenu par un chef indien, est lui-même saturé de figures, et que les figures "font partie du langage que la nature inspire à tous les hommes". Il faut donc bien chercher un autre critère de la figure, une autre norme à laquelle elle fasse écart d'une manière plus spécifique et plus pertinente. Ce critère, auquel Fontanier s'est attaché avec beaucoup de rigueur, c'est celui que désigne un peu timidement, dans "expression simple et commune", l'adjectif "simple". Pour la rhétorique, la figure n'est pas essentiellement ce qui s'oppose à l'expression commune, mais ce qui s'oppose à l'expression *simple*; ainsi, dans le cas des tropes, est trope-figure, le mot pris dans un sens détourné qui s'oppose au mot pris dans son sens propre ou "mot propre" ; l'opposition pertinente n'est donc pas *figuré/usuel*, mais *figuré/littéral* : le figuré n'existe qu'en tant qu'il s'oppose au littéral, la figure n'existe qu'autant qu'on peut lui opposer une expression littérale. Ainsi, le trope forcé, ou catachrèse, du type "*ferrer* d'argent", est bien un trope en ce que le mot *ferrer* y est pris dans un sens détourné ou *extensif* ; mais il n'est pas figure, parce qu'il ne

résulte pas du choix d'un mot détourné à la place du (de préférence au) mot propre, comme lorsqu'on écrit *flamme* pour "amour", puisque dans le cas de "ferrier d'argent", le mot propre n'existe pas.

D'où ce paradoxe apparent, que les tropes sont une espèce de figures, et que cependant certains tropes ne sont pas des figures : c'est qu'en réalité, pour Fontanier, les deux classes ne sont pas, comme on l'a dit jusqu'à lui, dans un rapport d'inclusion et de hiérarchie (genre/espèce), mais dans un rapport d'intersection. Le critère du trope, c'est le changement de sens d'un mot, et à ce titre, certaines figures seulement sont des tropes ; mais le critère de la figure, c'est la substitution d'une expression (mot, groupe de mots, phrase, voire groupe de phrases) à une autre, que le rhétoricien doit pouvoir restituer mentalement pour être en droit de parler de figure : et à ce titre, certains tropes seulement sont des figures. (...)

On voit donc s'affirmer chez Fontanier, de la façon la plus nette, l'essence *substitutive* de la figure. On peut certes regretter (mais à condition de pouvoir lui opposer un autre critère vraiment efficace, ce qui, à notre connaissance, n'a jamais été fait) cette extension du critère de substitution (jusqu'à réservé aux tropes) à toutes les figures, y compris les "figures de pensée", ainsi caractérisées par l'écart entre la pensée dite et la pensée vraie, ce qui réduit implicitement le champ de la rhétorique à celui de la parole feinte, simulée, travestie, alors que son ambition ancienne (et la valeur moderne de cette ambition) était de vouloir codifier la totalité des discours, sans distinction d'artifice ou de véracité. Mais il faut aussi, considérer ce qu'apporte à la théorie du discours cette sorte d'obsession substitutive qui marque la rhétorique des figures telles que la rève et l'accomplit le livre de Fontanier : une conscience aigüe, et très précieuse, de la dimension *paradigmatique des unités* (grandes ou petites) du discours : dimension et conscience sans lesquelles aucune analyse *syntagmatique* n'est vraiment possible. Identifier une unité de discours, c'est bien nécessairement la comparer et l'opposer, implicitement, à ce que pourrait être, en son lieu et place, une autre unité "équivalente", c'est-à-dire à la fois semblable et différente. Caractériser un exorde, un épisode, une description, c'est bien nécessairement évoquer à son propos ce qu'aurait été, au même endroit, un autre exorde, un autre épisode ou une absence d'épisode, une autre description ou une absence de description. Percevoir un langage, c'est bien nécessairement imaginer, dans le même espace ou dans le même instant, un silence ou un autre langage. Il y a donc ceci d'exemplaire, dans la rhétorique des figures, et dans sa version la plus délibérément "substitutionnaliste", qu'elle *figure* à son tour un mouvement nécessaire, constitutif, de la pensée du langage et de son exercice même. Sans le pouvoir de se taire ou de dire autre chose, il n'est pas de parole qui vaille : voilà ce que symbolise et manifeste la grande querelle de Fontanier contre la catachrèse. Nous ne pouvons parler que si nous savons pourquoi nous parlons, pourquoi nous disons *ceci plutôt que cela*. La parole *obligée* n'oblige pas, la parole qui n'a pas été élue parmi d'autres paroles possibles, cette parole ne dit rien, ce n'est pas une parole. S'il n'y avait pas de figures, y aurait-il seulement un langage ?

G. Genette, "Introduction" aux *Figures du discours*, de P. Fontanier, Paris, Flammarion, 1968, p. 9-13.

\*  
\* \*  
\*